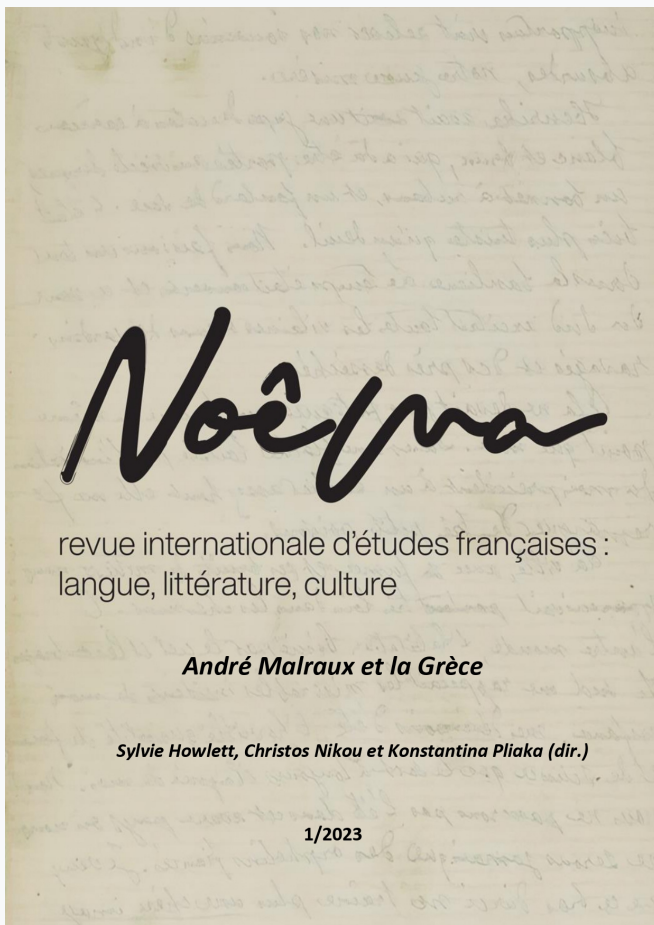


Noêma, revue internationale d'études françaises : langue, littérature, culture

Vol 1, No 1 (2023)

André Malraux et la Grèce



Le boustrophédon de la Pnyx

Sylvie Howlett

doi: [10.12681/noema.41107](https://doi.org/10.12681/noema.41107)

Copyright © 2023



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

Howlett, S. (2025). Le boustrophédon de la Pnyx. *Noêma, Revue Internationale d'études françaises : Langue, littérature, Culture*, 1(1), 77-87. <https://doi.org/10.12681/noema.41107>

Le boustrophédon de la Pnyx

Sylvie HOWLETT

Membre associé du CEAMLE

Université Sorbonne nouvelle

slhermhow@orange.fr

Les mots, il suffit qu'on les regarde de près, ils se mettent à prendre une autre allure, à changer de forme et de sens. Le palindrome, par exemple, c'est comme si on posait le mot devant un miroir, il lui vient deux visages sur le même corps. Mais je préfère le boustrophédon.

Claude Daubercies, *L'Homme qui faisait des boustrophédons*, Éditions du Bon Albert, 2004.

En septembre 2017, sur la Pnyx, colline emblématique de la démocratie en action, un président de la République fraîchement élu place ses pas dans ceux d'un immense écrivain et ministre de la culture qui avait célébré, en mai 1959, ce qui unissait la France à la Grèce, dans les domaines politique et culturel. Le pragmatisme d'Emmanuel Macron veut servir des plans européens pour surmonter une crise qui touche particulièrement la Grèce¹ ; le lyrisme d'André Malraux, à l'occasion de la première illumination de l'Acropole, subsume le politique dans un universalisme qui se nourrit des grands tragiques². Périclès guide Macron (ou sa « plume ») pour célébrer « la liberté » comme « règle dans le gouvernement de la République et dans nos relations quotidiennes [où] la suspicion n'a aucune place ». Malraux retient plutôt que la « gloire » du chef athénien « c'est d'être à la fois le plus grand serviteur de la cité, un philosophe et un artiste³ ». Il reste à l'écoute d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle, auxquels il joint la sourate *laylat-al-Qadr* ou « Nuit du destin », qui lui est chère⁴ : « Et si cette nuit est une nuit du destin – Bénédiction sur elle, jusqu'à l'apparition de l'aurore⁵ » : les aèdes des grandes cultures fondatrices se penchent sur le xx^e siècle pour l'éclairer. Certes, Macron ne veut pas copier Malraux, mais son désir de culture ne peut l'ignorer. Alors, retrouvant l'antique forme poétique du boustrophédon⁶, il trace son sillon, retournant sur ses pas à la fin de chaque paragraphe en marquant la

¹ Emmanuel Macron, « Discours du Président de la République, Emmanuel Macron, à la Pnyx », Athènes le jeudi 7 septembre 2017. Disponible sur : <<https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2017/09/11/discours-du-president-de-la-republique-emmanuel-macron-a-la-pnyx-athenes-le-jeudi-7-septembre-2017>>.

² André Malraux, « Hommage à la Grèce » (*Oraisons funèbres*), dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1996, p. 921-924.

³ *Ibid.*, p. 922.

⁴ Sourate citée dans l'adaptation théâtrale de *La Condition humaine*, dans *La Reine de Saba* et dans *Le Temps du mépris*, comme le rappelle Moncef Khémiri, dans sa conférence « Malraux et l'Islam », à l'Université du Koweït le 4 mars 2015.

⁵ André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

⁶ Cette écriture antique se lit de droite à gauche puis de gauche à droite, d'une ligne sur l'autre, comme le bœuf (βοῦς – *boûs*) marquant un tournant (στροφή – *strophé*) à la fin de chaque sillon.

nouvelle ligne d'une anaphore¹ – ou d'une référence à son prédécesseur comme à ceux qu'il invoquait. Aux ellipses, asyndètes et fulgurances malruciennes succèdent les sillons bien tracés de la charrue macronienne, labourant les relations franco-grecques afin d'y faire pousser ses projets salutaires pour l'Europe.

L'Athéna malrucienne ou l'Hermès macronien

Les projets et les conjonctures divergent ; Malraux profite d'une illumination (fruit des progrès mondiaux) de l'Acropole (symbole de la souveraineté antique) pour célébrer la résistance, la culture et l'universalité. Athéna « pensive inclinée sur sa lance² » incarne la pensée grecque et sa résistance, parfois armée. Macron, qui ne cite jamais la fille de Zeus, placerait plutôt son discours sous le signe d'Hermès, dieu de l'échange et du commerce.

Après les remerciements d'usage, plus prolixes que ceux de Malraux et marqués d'une anaphore – « m'accueillir » – qui affirme la personne présidentielle, Macron « veut » rendre hommage aux victimes de l'ouragan qui vient de ravager Saint-Barthélemy et Saint-Martin : sa responsabilité de président et sa compassion donnent le ton. Puis il en vient aux *valeurs* démocratiques (« liberté ; droits de l'homme ») que convoquent la Pnyx, siège de l'Ecclésiastique antique, et Périclès, emblème de la démocratie athénienne. En rappelant l'invention de l'État moderne, il pose une double question : « Qu'avons-nous fait, nous Européens, de notre souveraineté [...] qu'avons-nous fait, nous, de la démocratie ? » L'ombre de Malraux se distingue à peine : un vague écho de l'essai *D'une Jeunesse européenne* et l'apostrophe à la Grèce – sans la prosopopée malrucienne : « J'ai cherché la vérité, et j'ai trouvé la justice et la liberté. [...] J'ai dressé pour la première fois, en face de ses dieux, l'homme prosterné partout depuis quatre millénaires. Et du même coup, je l'ai dressé face au despote³ ! ». Malraux reste frappé par Antigone, par toute forme de résistance ; alors que Macron semble d'abord oublier la Grèce des colonels, quand il évoque des « valeurs [liberté et droits de l'homme] qu'aucune vicissitude de l'histoire n'a pu dénoncer », pour se corriger en rappelant comment la Grèce « put rejoindre la communauté européenne pour tourner la page des années de dictature militaire ». Le « Non » emblématique de Malraux et des Grecs, « seul peuple qui célèbre une fête du "Non"⁴ », symbolise la résistance grecque, face aux Perses (« Xerxès⁵ »), aux Turcs⁶ (« Missolonghi⁷ »), puis au nazisme :

¹ « Merci... de m'accueillir » ; « Qu'avons-nous fait... » ; « Alors oui » ; « C'est par l'Europe » ; « C'est cela/tout cela/pour cela » ; « Je veux », etc. – sans compter les anaphores internes aux paragraphes.

² André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 923.

³ Malraux fait ainsi parler la Grèce dans la dernière partie de son discours.

⁴ André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

⁵ *Ibid.*, p. 923.

⁶ Au cours de la guerre d'indépendance des Grecs contre l'Empire ottoman, Missolonghi fut plusieurs fois assiégé (de 1822 à 1826). Byron s'impliqua dans la cause grecque et vint entraîner les troupes. Après sa mort en 1824, héroïsme qui répondait à celui de la population (à la troisième défaite, en 1826, les Grecs se firent exploser pour ne pas se rendre), la défense de la Grèce s'amplifia en Europe. En France, la même année 1826, Chateaubriand (*Note sur la Grèce*, précédant son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*), Hugo (*Les Orientales*) et Delacroix (*La Grèce sur les ruines de Missolonghi*) saluent la résistance grecque. Toute l'Europe s'émeut et, en 1827, la France, l'Angleterre et la Russie reconnaissent l'indépendance de la Grèce par le traité de Londres, puis une victoire navale sur les Ottomans, alors que l'expédition ne visait initialement qu'une pression diplomatique, la confirme.

⁷ André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.



« Lorsque le dernier tué de la Résistance grecque s’est collé au sol sur lequel il allait passer sa première nuit de mort, il est tombé sur la terre où était né le plus noble et le plus ancien des refus humains, sous les mêmes étoiles qui avaient veillé les morts de Salamine^{1,2} » Malraux place son discours sous l’égide d’une Athéna guerrière et philosophe : « l’homme a besoin d’être formé par l’esprit ». Or, « [l]a culture ne s’hérîte pas, elle se conquiert³ ». Cette sentence, récurrente dans son œuvre, marque la nécessité d’une invention et d’une action, fondées sur une réflexion insurgée. En 2017, la tragédie historique s’efface au profit des relations politico-économiques.

C’est que le président français se trouve face à une crise européenne, plus dramatique encore en Grèce, et du fait même de ce qu’il nomme « l’échec de l’Europe ». Il lui consacre plusieurs paragraphes, partant d’une volonté de maintenir la cohésion européenne pour en venir à une grandeur pour laquelle il convoque le concept fondateur de Malraux, la *métamorphose*, afin de magnifier son avertissement : « L’Europe même n’a toujours été qu’une métamorphose ! » ; l’Europe ne doit pas « fantasmer une identité figée », mais se reconstruire constamment. Or le désordre mondial menace l’Europe comme ses valeurs humanistes et la seule alternative propose soit la mort, soit la refondation. L’élan malrucien lui fait rejeter « chiffres, technique et bureaucratie » pour en appeler à l’espérance (vertu chrétienne à laquelle Malraux aurait sans doute préféré l’espoir,) qui animait les pères fondateurs de l’Europe. La connotation chrétienne de cette vertu le conduit à en faire une trinité qui remplace la foi, l’espérance et l’amour par « la souveraineté, la démocratie et la confiance ».

Du panthéon des aèdes⁴ à la trinité : une même revendication universaliste ?

Comme Malraux invoque Prométhée et Antigone⁵ pour célébrer la résistance à toute tyrannie, Macron veut se distinguer de « ceux qu’on appelle les “souverainistes” » et définit la souveraineté en des termes que Malraux n’eût pas reniés : « nous décidons par nous-mêmes, [...] fixons nos propres règles, [...] choisissons notre avenir, et ce qui fait notre monde ». Il en profite pour célébrer une tradition d’accueil puis dénoncer un « rétrécissement des frontières » et un « recroquevillement » xénophobe – paroles majestueuses dont la réalisation, hélas, se fait encore attendre, lorsque les réfugiés frappent à la porte de l’Europe et notamment de la France, la Grèce s’étant d’abord montrée plus accueillante. La souveraineté européenne sera le seul rempart aux crises économiques et financières. Sans envisager ces crises et pour cause, mais dans un élan

¹ La référence à la résistance des armées de Thémistocle contre l’invasion de Xerxès, l’empereur de Perse, en 480 avant notre ère, parcourt le discours de Malraux, qui évoque aussi la défaite des Spartiates aux Thermopyles, avant la victoire stratégique de Thémistocle dans le détroit de Salamine. Sans cette victoire, la Grèce antique n’aurait peut-être pas pu développer des valeurs politiques et culturelles fondamentales pour les civilisations occidentales.

² André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

³ Voir André Malraux, « L’Art est une conquête », discours au premier Congrès des écrivains soviétiques (Moscou, août 1934), notamment : « L’art n’est pas une soumission, c’est une conquête. », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome VI, 2010, p. 299.

⁴ Malraux aussi apparaît comme un aède ; Jean-François Lyotard le reconnaît comme tel en le nommant : « aède de l’histoire universelle » dans *Signé Malraux*, Paris, Grasset, 1996, p. 191.

⁵ André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

européen et démocratique, Malraux reprenait l'appel de Périclès aux « siècles futurs » en évoquant « toutes les incarnations [du génie grec] qui rayonnèrent tour à tour sur l'Occident : le monde prométhéen de Sparte, et le monde olympien d'Athènes, le monde chrétien de Byzance – enfin, pendant tant d'années de fanatisme, le seul fanatisme de la liberté¹ ». Il affirmait que la célébration par Périclès de « la cité la plus célèbre et la plus heureuse « s'entend[ait] depuis l'Amérique jusqu'au Japon² », l'illumination de l'Acropole réunissant l'Antiquité et les moyens techniques modernes pour diffuser, dans le monde entier, la voix de Malraux citant le chef athénien.

En 2017, l'envolée humaniste du président français s'achève rapidement et il en vient à illustrer la souveraineté de l'Europe par l'énumération de ses bienfaits sur l'économie, le numérique et l'adaptation aux changements, face aux puissants qui sont « américains et demain chinois ». Le rappel du changement climatique arrive comme la réparation d'un oubli (après « les données de vos entreprises ») pour mieux stigmatiser une production d'énergie polluante et le constat d'une « dépendance de puissances autoritaires ». Ce développement sur la souveraineté européenne se conclut par une sentence (« ne pas être souverain, c'est décider que d'autres choisiront pour nous »), qui place le grand Autre en ennemi principal d'une identité à laquelle il revient pour recentrer son discours. Alors justice et liberté, démocratie et équilibres sociaux se bousculent pour faire rempart aux régimes autoritaires (l'Asie) ou aveuglement capitalistes. Comme il l'annonçait, le président revient sur la nécessité d'une autocritique (terme qu'il n'emploie pas, sans toutefois user du terme « contrition » que sa trinité eût appelé) ; il énumère les erreurs des « premières années de la zone euro », dénonçant les coupables – les politiques qui mentaient – et nommant leurs victimes – « le peuple qui avait cru des mensonges ». L'enchaînement sur le peuple grec, première victime de la crise économique-financière, lui permet d'aborder – retour à ligne du boustrophédon – le second terme de sa trinité : la confiance.

Expliquer la perte de confiance populaire par une « guerre civile au sein de l'Europe entre des puissances qui ne se faisaient plus confiance », permet au président français d'en venir à une urgence plus grande : « comment faire de la zone euro une puissance économique qui puisse tenir, face à la Chine et face aux États-Unis ? » Question plus grave et plus noble : « comment faire de notre Europe une puissance diplomatique et militaire qui puisse défendre nos valeurs et nos intérêts, face à des régimes autoritaires qui émergent des crises profondes qui peuvent nous bousculer ? » La menace paraît omniprésente et le tableau terrifiant ne peut que convaincre de retrouver une Europe unie et puissante. Les solutions pratiques arrivent dans une « feuille de route » que le président, pressé, soumettra dans les semaines suivantes à ses partenaires européens : « convergence fiscale et sociale ; gouvernance forte ; budget de la zone euro, avec un véritable responsable exécutif de cette zone euro, et un parlement de la zone euro devant lequel il devra rendre compte ». Ces projets s'adressent forcément à la jeunesse – par ailleurs la plus touchée par la crise, surtout en Grèce – et il lui est proposé de « choisir [...] pour écrire [son] avenir ». Lucidité ou remords, le rappel des promesses trahies s'impose : « l'austérité et le chômage en Grèce » ou « l'avenir radieux à Berlin ou à Paris » reste une alternative scandaleuse,

¹ *Ibid.*, p. 923.

² *Ibid.*, p. 921.



alors que l'Europe devait proposer à sa jeunesse « de réussir chez soi, dans un espace plus grand et plus fort que nos simples nations ». Malraux avançait une devise pour la jeunesse, « Culture et courage¹ », en reprenant la combinaison de la pensée et des armes illustrée par la figure d'Athéna : « Au seuil de l'ère atomique, une fois de plus, l'homme a besoin d'être formé par l'esprit. Et toute la jeunesse occidentale a besoin de se souvenir que lorsqu'il le fut pour la première fois, l'homme mit au service de l'esprit les lances qui arrêterent Xerxès² ». Malraux parle quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, encore marqué par les images des résistances française et grecque, mais il en fait aussi des métaphores : il faut engager la jeunesse à se battre en cultivant un esprit politique et philosophique, animé par la volonté de résister à toutes les barbaries. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le président reprend l'image des « guerres civiles » en invoquant Malraux ? Or, selon le président, cette « Grèce secrète qui repose dans le cœur de tous les hommes d'Occident » ne les a pas empêchés de trahir ses idéaux et d'abandonner leur jeunesse.

Ce constat d'échec s'exprime dans une formule qui aurait pu retenir autant le Malraux antifasciste que le ministre gaulliste : « la défaite de l'Europe depuis tant d'années est aussi une défaite de la démocratie ». La sentence est belle, mais elle doit s'illustrer : le refus des peuples français et hollandais, en 2005, n'a pas été entendu ; les dirigeants ont continué de gouverner « à côté du peuple ». Déjà se profile la solution d'une meilleure « explication » pour que le peuple comprenne ; cette formule scandra par la suite les réactions du gouvernement aux crises françaises et elle illustre, à ce moment du discours, le récent choix du *Brexit* par les Anglais. Macron se pose alors en pourfendeur (anaphore de « je me bats³ ») d'une bureaucratie myope qui fait fi de toute « explication ». Ainsi peut-il conclure sa trinité : après la *souveraineté*, il se doit de restaurer la *confiance* (perdue) et la *démocratie* (également perdue dans « les règles absurdes » de la communauté européenne). Il propose des solutions pratiques, là où Malraux rêvait, dans ce même lieu presque soixante ans plus tôt, de « concilier la justice sociale et la liberté », « problème politique majeur », et de « rendre accessibles les plus grandes œuvres au plus grand nombre », « problème culturel majeur⁴ ».

Démocratie antique et démocratie libérale

L'universalisme de Malraux s'exprime d'emblée quand il se félicite de savoir la parole de Périclès diffusée dans tous les pays : « cette nuit, [...] La première civilisation mondiale a commencé⁵ » ; il s'illustre encore par des sentences qui s'appuient sur la notion antique de liberté : « L'esprit ne connaît pas de nations mineures, il ne connaît que des nations fraternelles⁶ » ; « La Grèce, comme la France, n'est jamais plus grande

¹ *Ibid.*, p. 923.

² *Ibid.*, p. 923

³ « [...] *je me bats pour* que nous puissions réviser la directive des travailleurs détachés, *je me bats contre* cette Europe qui a fini par produire des règles absurdes où nos peuples ne parviennent même plus à comprendre les sociétés dans lesquelles nous voulons les faire vivre ».

⁴ André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 922.

⁵ *Ibid.*, p. 921.

⁶ *Ibid.*, p. 923.

que lorsqu'elle l'est pour tous les hommes¹ ». Cette grandeur, elle la tient de son invention de la démocratie et de son respect de la liberté pour tous². En se référant plus tard à Benjamin Constant, qui promouvait la liberté individuelle des Modernes contre la liberté des Anciens assujettissant l'individu³, le président français substitue, à l'idéal démocratique antique, une démocratie libérale où prime la liberté de l'individu dans toutes les formes de commerce : liens culturels, apprentissage des langues, mais aussi achats et ventes.

Face à la perte de la confiance et de la démocratie, le président énumère ironiquement ce qu'il ne fera pas (« traité négocié en catimini, texte discuté derrière des portes dans une salle obscure à Paris, Bruxelles ou Berlin ») avant d'avancer ce qui ressemble à un référendum, soumis à chacun des peuples de la communauté européenne. Cependant, reprendre l'idée de référendum, souvent confisquée par les populistes, comporte des risques et une troisième voie lui semble préférable : le débat, argument séducteur, surtout quand on y ajoute « l'esprit critique et le dialogue », ce qui permet de revenir sur le site même où fut fondée la démocratie. L'Éclésià et l'Agora se métamorphosent en débat de six mois, suivi d'une synthèse d'une même durée, qui permettra de « réinventer » l'Europe. L'une des illustrations de ce vœu sera la création de listes transnationales aux élections européennes, mais, comme la solution semble un peu malingre, Périclès va lui redonner de l'ampleur et la citation initiale (« La liberté est notre règle dans le gouvernement de la République [...]. La suspicion n'a aucune place ») est reprise pour indiquer que la démocratie ne pourra se faire « dans la défiance et la trahison ». Comme l'avenir immédiat peut encore paraître étriqué, le discours emprunte les apostrophes malrucciennes et en appelle au destin : « Parce que ces lieux nous obligent, puisque c'est ici que fut inventée la forme moderne de l'État, ici que cette cité d'Athènes construisit

¹ *Ibid.*, p. 923.

² Certes, ni pour les femmes, ni pour les esclaves...

³ « Demandez-vous d'abord, Messieurs, ce que, de nos jours, un Anglais, un Français, un habitant des États-Unis de l'Amérique, entendent par le mot de liberté. C'est pour chacun le droit de n'être soumis qu'aux lois, de ne pouvoir être ni arrêté, ni détenu, ni mis à mort, ni maltraité d'aucune manière, par l'effet de la volonté arbitraire d'un ou de plusieurs individus : c'est pour chacun le droit de dire son opinion, de choisir son industrie, et de l'exercer, de disposer de sa propriété, d'en abuser même ; d'aller, de venir sans en obtenir la permission, et sans rendre compte de ses motifs ou de ses démarches. C'est, pour chacun, le droit de se réunir à d'autres individus, soit pour conférer sur ses intérêts, soit pour professer le culte que lui et ses associés préfèrent [...]. Enfin, c'est le droit, pour chacun, d'influer sur l'administration du Gouvernement, soit par la nomination de tous ou de certains fonctionnaires, soit par des représentations, des pétitions, des demandes, que l'autorité est plus ou moins obligée de prendre en considération. Comparez maintenant à cette liberté celle des anciens.

Celle-ci consistait à exercer collectivement, mais directement, plusieurs parties de la souveraineté toute entière, à délibérer, sur la place publique, de la guerre et de la paix, à conclure avec les étrangers des traités d'alliance, à voter les lois, à prononcer les jugements, à examiner les comptes, les actes, la gestion des magistrats, à les faire comparaître devant tout le peuple, à les mettre en accusation, à les condamner ou à les absoudre ; mais en même temps que c'était là ce que les anciens nommaient liberté, ils admettaient comme compatible avec cette liberté collective l'assujettissement complet de l'individu à l'autorité de l'ensemble. Vous ne trouvez chez eux presque aucune des jouissances que nous venons de voir faisant partie de la liberté chez les modernes. Toutes les actions privées sont soumises à une surveillance sévère. Rien n'est accordé à l'indépendance individuelle, ni sous le rapport des opinions, ni sous celui de l'industrie, ni surtout sous le rapport de la religion. », Benjamin Constant, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, texte établi par Charles Louandre, Paris, Charpentiers et C^{ie} Libraires-éditeurs, 1874 [1819], p. 260-261.



patiemment, par la souveraineté du peuple, la souveraineté de son destin, nous devons nous demander sans complaisance “qu’avons-nous fait, nous, Européens, de notre souveraineté ?” ». Cette interpellation et la notion de destin convoquent et Malraux¹ et la fameuse nuit qui illuminait l’Acropole en 1959, transfigurée en « nuit du destin ». La prosopopée malrucienne n’est pas loin : « Dites-moi, citoyens européens, si le miracle de cette colline, ces collines du Parthénon, cette silhouette de l’Érechthéion et de ses cariatides n’éveille pas en vous le sentiment que quelque chose est né là, qui vous concerne, qui vous appartient, qui vous parle ! » D’autres bribes malruciennes se glissent inéluctablement dans le discours : « Oui l’Acropole d’Athènes est un *miroir tendu à notre identité européenne*, nous nous y *reconnaissons*, nous y lisons *notre destin commun*. [...] Nous sentons encore *sa part sacrée* ». Il faut alors nommer Malraux puis reprendre sa définition de la transcendance athée : « ce qui nous dépasse² » ; mais la référence ne dure pas et le discours se poursuit avec le fait qu’un Européen se reconnaisse facilement, même au bout du monde, et avec la célébration d’une « Europe de la littérature, des cafés, de la discussion publique, d’une convivialité et d’une civilité qui n’existent nulle part ailleurs » – formules qu’un Malraux fasciné par l’Orient et le Moyen-Orient aurait modalisées – à preuve son invocation de la sourate *laylat-al-Qadr* à la fin d’un discours où Homère répond au « veilleur d’Argos » et Sophocle à Eschyle. L’éloge de l’Europe du ^{xxi}^e siècle s’appuiera plutôt sur celle de Mme de Staël et de Benjamin Constant « qui parlait presque toutes les langues ». La formule reste ambiguë : est-ce qu’elle vise les différents pays qui constituaient l’Europe ^{xix}^e siècle ou se réfère-t-elle à des personnalités déjà polyglottes ? Effectivement, Baudelaire, traducteur de Poe, Nerval de Goethe, et Mérimée de Pouchkine auraient moins bien illustré le libéralisme polymorphe d’un ^{xix}^e siècle où l’esprit d’entreprise allait triompher. Cette double référence permet de passer du domaine de la culture à celui des étudiants, dont on célèbre les échanges et l’apprentissage des langues, encore trop soumis à des « réglementations et décisions obscures ».

Hermès ploutopompe

Le retour à la ligne du boustrophédon retrouve la « feuille de route » (plus de six occurrences), proposée par le président français : elle ne saurait s’achever sans une

¹ « Il y a comme le disait MALRAUX, il y a près de soixante ans ici même, il y a une Grèce secrète qui repose dans le cœur de tous les hommes d’Occident ».

² Dès 1934, au Congrès des Écrivains à Moscou, Malraux affirme : « Le monde n’attend pas seulement de vous l’image de ce que vous êtes, mais aussi celle de ce qui vous dépasse... » (« L’art est une conquête », dans *Œuvres complètes*, tome vi, *op. cit.*, p. 300). En 1935, dans les dernières lignes de la préface au *Temps du mépris*, il écrit : « Il est difficile d’être un homme. Mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu’en cultivant sa différence. Et la première nourrit, avec autant de force au moins que la seconde, ce par quoi l’homme est homme, ce par quoi il se dépasse, crée, invente ou se conçoit. », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1989, p. 777. Dans un entretien (« L’homme et le fantôme »), paru le 21 mai 1955 dans *L’Express*, il poursuit : « L’homme ne se construit qu’en poursuivant ce qui le dépasse ». Enfin, il esquisse une représentation de Dieu, ou d’une « transcendance sans nom », comme cette part éternelle de l’homme, « [sa] volonté de se subordonner à ce qui, en lui, le dépasse. », Lettre du 28 août 1948, citée dans Pierre Bockel, « Malraux et la foi », *NRF*, juillet 1977, n° 295, p. 48.

référence au patrimoine et passe de l'Acropole, restaurée à haut prix¹, à « l'art romain, art médiéval, baroque et classique » en une compression *éperdue*, pour mieux célébrer une culture qui définit si profondément « notre être » que les terroristes s'empressent de la détruire : « Regardez partout au Proche-Orient, au Moyen-Orient ou en Afrique ! ». Il est vrai que les destructions culturelles opérées par les terroristes islamiques se sont multipliées dans les années qui précèdent ce discours. Peut-être était-ce l'occasion de citer Malraux, paraphrasant le célèbre « Étranger, va dire à Lacédémone, que ceux qui sont tombés ici sont morts selon sa loi », pour souligner la fonction salvatrice de la culture : « Lumières de cette nuit, allez dire au monde que les Thermopyles appellent Salamine et finissent par l'Acropole – à condition qu'on ne les oublie pas² ! » ? Mais le président français veut agir au plus vite : des « Assises du Patrimoine » devront donc suppléer des concours qui ne parviennent pas à financer les restaurations et il propose qu'elles « se réunissent à Athènes où tout a commencé ». Il ne faut pas négliger « les œuvres de l'esprit », rapidement – et presque scolairement – présentées (« littérature, philosophie, poésie, histoire, géographie, cinéma, spectacle vivant, sciences »), pour aboutir aux « programmes européens d'œuvres prioritaires ». Ces découvertes et ces apprentissages sont évidemment nécessaires, fondamentaux, incontournables, mais les comprimer, encore une fois, dans un empressement technocratique leur fait perdre tout leur « sel », image récurrente chez Macron à propos de la démocratie. Les notions les plus fréquentes, donc les plus importantes de ce discours, restent la feuille de route, la refondation, l'organisation. Toutefois, le mot « passeurs », à propos des traducteurs, laisse entrevoir l'idée d'une circulation du savoir, d'une transmission des connaissances, comme d'une initiation mystérieuse et éclatante, transcendante et ludique, telle que l'imaginait Malraux quand il reconnaissait à la Grèce la gloire d'avoir fait de la culture « un moyen majeur de formation de l'homme³ » : « C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allaient naître tant de conquêtes, celle du cosmos par la pensée, celle du destin par la tragédie, celle du divin par l'art et par l'homme⁴ ». Cette référence du président aux « passeurs » est peut-être la raison d'un nouvel emprunt au lexique malrucien (« notre imaginaire⁵ ») pour définir l'Europe comme « cette improbable Babel que la diversité des langues et de traditions ne cesse d'enrichir et d'enthousiasmer ».

Péroraisons inspirées

Un nouveau sillon du boustrophédon reprend les notions majeures du discours : la *culture*, ainsi, refondera la *confiance* et même s'y substituera dans une nouvelle *trinité* qui amorce la péroraison : « Souveraineté, démocratie, culture, ce sont les trois espérances que je veux offrir à la jeunesse d'Europe ». Cette ambition ne va pas sans lucidité : non seulement ce sont les politiques qui ont désespéré la jeunesse, mais le projet trouvera toujours, auprès de ces mêmes politiques, des réticences

¹ « Je parlais de l'Acropole dont la restauration et le nouveau musée ont eu un prix élevé ».

² André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

³ *Ibid.*, p. 922.

⁴ *Ibid.*, p. 922.

⁵ « Ce sont les langues, les inventions, notre imaginaire commun qui ont forgé l'Europe au-delà des différences ».

Noéma

bureaucratiques. Macron semble du côté de la contestation, il critique, condamne et même bat sa coulpe ; ses questions rhétoriques le placent en contestataire audacieux des vieilles barbes ministérielles : « Devons-nous pour autant avoir peur de cette ambition extrême ? Devons-nous pour autant avoir peur de ce que les générations qui nous ont précédés n'ont pas craint ? » Le procédé rhétorique conduit à d'autres questions, plus profondes : « Imagine-t-on encore la secrète anxiété des fondateurs de l'Europe lorsqu'ils tendirent la main à leurs ennemis de la veille sur un continent encore rempli de ses victimes ? » Cette audace inquiète devrait conduire les nouveaux responsables européens et le discours présidentiel se redresse avec cette reconnaissance de dette qui doit inciter à retrouver la créativité, l'ambition et la modernité d'une génération qui osa fonder l'Europe. Est-ce la référence à l'histoire qui fait venir Hegel sous la plume de Macron ? Il n'évoque pas un quelconque dépassement dialectique, mais sa comparaison de la philosophie avec la chouette de Minerve. Or si, tel Épiméthée, la chouette philosophe regarde en arrière, c'est pour faire un bilan qui permette d'échafauder des hypothèses à partir d'un savoir ; non « parce qu'il est si facile et si agréable de regarder ce que nous avons, l'espace déterminé de ce que nous connaissons ». Cette interprétation permet d'opposer à cette pauvre chouette¹ une « ambition folle » : « vouloir une Europe plus forte, plus démocratique, refondée par sa culture et ce qui nous unit ! ». L'on entend l'écho de la devise que Malraux proposait aux jeunesses française et grecque (Culture et Courage) et puisqu'il citait des poètes et concluait sur la sourate de la nuit du destin, il faut en faire de même. Ce ne seront ni l'*Hymne à la liberté*² de Solomos³, cité avec le poète mort à Missolonghi (Byron), ni une bénédiction coranique, mais une sentence de Georges Seféris⁴ :

Et quand on cherche le miracle, il faut semer son sang aux quatre coins du vent,

¹ « Ne vous arrêtez pas à la chouette de Minerve, ayez cette ambition folle [...] ».

² Je te reconnais au tranchant
De ton glaive redoutable ;
Je te reconnais à ce regard rapide
Dont tu mesures la terre.

Sortie des ossements
Sacrés des Hellènes,
Et forte de ton antique énergie,
Je te salue, je te salue, ô Liberté !

Dionysos Solomos, deux premières strophes de *Hymne à la liberté*, 1823.

³ « Ce Non d'hier fut celui de Missolonghi, celui de Solomos. », André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

⁴ Georges Seféris (1900-1971) reçoit le prix Nobel de littérature en 1963. Face aux coups d'État qui minent la Grèce, le poète s'exile souvent, mais reste auprès de son peuple, sans rien publier, pendant la dictature des colonels. Yves Bonnefoy, rappelle, en 1969, que « Georges Seféris a passé une grande part de sa vie à être grec – à servir la Grèce – dans les pays étrangers, et il a bien été ce voyageur empêché de rentrer au port qu'il évoque dans ses poèmes ». La citation choisie par Macron clôt un poème où l'errance du poète rappelle celle d'Ulysse, en proie à diverses visions tragiques, jusqu'à ce qu'il entende un homme, « mettant ses lunettes noires comme s'il devait s'appliquer à quelque soudure autogène », lui affirmer : « Il faut devenir comme la pierre quand on cherche leur compagnie », avant les deux vers repris dans le discours.

Car le miracle n'est pas ailleurs mais circule dans les veines de l'homme¹.

La citation vient renforcer le souhait d'un prodige offert à l'Europe. Malraux voyait plus large en unissant, pour clore son discours, « le grave cortège des morts de jadis et hier² » à une bénédiction coranique recevable par des agnostiques connaisseurs de la culture arabe, tel, par exemple, le Lawrence du *Démon de l'absolu*. Le président français lui préfère le « miracle », mais le souvenir de Prométhée invoqué par Malraux – et l'intention du poète grec révolté – le lui fait offrir aux hommes, sans épanchement de sang toutefois : « Alors donnons une chance à ce miracle ensemble pour notre Europe ! »

Malgré quelque précipitation et la longueur du discours (quatre fois plus long que celui de Malraux), ces projets, ces rappels et cette autocritique porteuse d'une refondation, promeuvent une nouvelle Europe, souveraine, ambitieuse et créative. Ils nous incitent aussi à relire le chant malrucien, certes favorablement dégagé des contraintes politico-économiques et d'une conjoncture difficile³, mais insufflant, avec l'esprit de révolte, un humanisme universaliste au service de la liberté, de la démocratie, de la culture et de la fraternité. Quand le président français présente l'Acropole comme « un miroir tendu à notre identité », ne place-t-il pas son discours *en miroir* de l'oraison malrucienne ? Ainsi le boustrophédon, tel le palindrome de Daubercies, donnerait l'impression qu'on a posé un discours « devant un miroir » et qu'il « lui vient deux visages sur le même corps ».

Références bibliographiques

BOCKEL P., « Malraux et la foi », *NRF*, juillet 1977, n° 295, p. 38-52.

CONSTANT B., *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, texte établi par Charles Louandre, Paris, Charpentiers et C^{ie} Libraires-éditeurs, 1874 [1819].

LYOTARD J.-F., *Signé Malraux*, Paris, Grasset, 1996.

MACRON E., « Discours du Président de la République, Emmanuel Macron, à la Pnyx », Athènes le jeudi 7 septembre 2017. Disponible sur : <<https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2017/09/11/discours-du-president-de-la-republique-emmanuel-macron-a-la-pnyx-athenes-le-jeudi-7-septembre-2017>>.

MALRAUX A., *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Pierre Brunel avec la collaboration de Michel Autrand, Daniel Durosay, Jean-Michel Glicksohn, Robert Jouanny, Walter G. Langlois et François Trécourt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1989.

¹ Georges Séféris, « Les Anges sont blancs », *Journal de Bord I*, 1938-1940 ; traduit par Jacques Lacarrière et Égérie Mavraki dans *Poèmes 1933-1955*, suivi de *Trois poèmes secrets*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1989, p. 112.

² André Malraux, « Hommage à la Grèce », *op. cit.*, p. 924.

³ Malgré la « crise algérienne ».



MALRAUX A., *Œuvres complètes*, édition de Marius-François Guyard avec la collaboration de Jean-Claude Larrat et François Trécourt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1996.

MALRAUX A., *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié avec la collaboration de Philippe Delpuech, Christiane Moatti et François de Saint-Cheron, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome VI, 2010.

SÉFÉRIS G., *Poèmes 1933-1955*, suivi de *Trois poèmes secrets*, traduit par Jacques Lacarrière et Égérie Mavraki, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1989.